150412

BIBLIOTHÈQUE
de la
FACULTÉ DE MÉDECINE
191
Exclu du Prêt
C

GUIDE DU VISITEUR

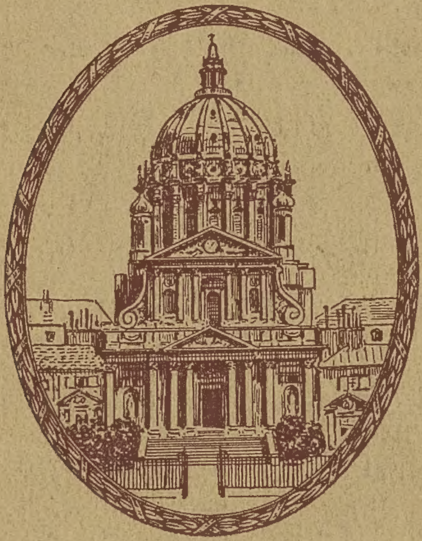
LE

MONUMENT HISTORIQUE

DU

VAL-DE-GRÂCE

PAR LE Dr ANDRÉ MONÉRY, Médecin-Major de 1re Classe



ÉDITIONS
DE LA
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE-PARIS
1925

HOP
Paris
Val.de.Grâce
4
HM

BIBLIOTHÈQUE
de la
FACULTÉ DE MÉDECINE
191
Exclu du Prêt
C

ARNINE LEFRANCQ

SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CRU
CONCENTRÉ dans le Vide et à Froid
(en Solution Sucro-Glycérinée)

RECONSTITUANT TRÈS ÉNERGIQUE

DANS L'ÉTAT ACTUEL
DE LA SCIENCE
LA
CARNINE
LEFRANCQ
REPRÉSENTE LE MOYEN
LE PLUS PRATIQUE
LE PLUS AGRÉABLE
DE RÉALISER
la ZOMOTHÉRAPIE

RÉSULTATS REMARQUABLES
et CONSTANTS
dans
ANÉMIES REBELLES
BACILLOSES
CONVALESCENCES
NEURASTHÉNIE

ALIMENTATION
des
ANOREXIQUES, DYSPEPTIQUES
et CANCÉREUX

Très bien tolérée par l'Estomac le plus délicat,
la CARNINE LEFRANCQ ne fatigue pas l'Intestin

ELLE PLAIT AUX MALADES

ELLE NE S'ALTÈRE PAS

ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS VITE

DÉPOT GÉNÉRAL
ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE, 78, Faub. St-Denis, PARIS-10e
R. C. Seine 25.197

Dr André MONÉRY

Médecin-Major de 1re Classe

LE

MONUMENT HISTORIQUE

DU

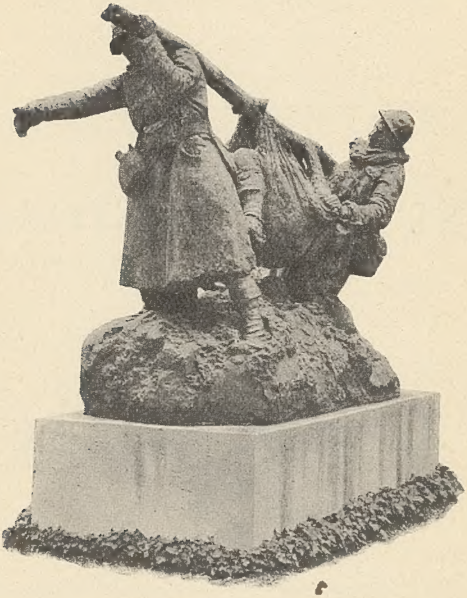
VAL-DE-GRÂCE

GUIDE DU VISITEUR

150,412

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
DON: M. Bonnerot
ANNÉE 1925

ÉDITIONS
DE LA
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE-PARIS
1925



LE MONUMENT AUX BRANCARDIERS
(Guerre de 1914 - 1918)
Par Broquet, Sculpteur.
(Cour d'honneur de l'Ecole d'Application du Val-de-Grâce)

AVERTISSEMENT

Les pages que voici n'ont aucune prétention historiographique. Elles répondent au désir — si souvent exprimé autour de moi — de satisfaire la curiosité des hôtes, des amis, des visiteurs du Val-de-Grâce, touchant le passé de cette Maison.

A peine ai-je eu besoin, pour les écrire, de recourir à la documentation que je réunis depuis quelques années en vue d'une œuvre plus complète (1), *car je n'ai fait, ici, qu'ébaucher l'histoire d'un monument que j'entendais surtout décrire.*

J'ai poussé la concision à l'extrême, acceptant les plus grosses lacunes, me résignant à priver systématiquement ces lignes de leurs références bibliographiques qui trouveront leur place ailleurs. Mais j'ai tenu à ne présenter dans cette courte notice que des faits dont j'ai contrôlé les sources, et j'ai pris soin de souligner, au passage, le caractère tout personnel des conceptions dont mes recherches ne m'ont point encore apporté la preuve absolue.

En celà seulement, j'ai fait œuvre d'historien, me tenant, pour le reste, satisfait du rôle de guide que je me suis aujourd'hui proposé.

Mon seul but a été, en ces quelques pages, de faire mieux connaître et mieux aimer une œuvre admirable dont on a pu dire sans aucun excès, qu'elle était un des plus beaux monuments laissés par l'architecture française du XVII^e^ *siècle.*

Dr A. M.

---

(1) *Histoire du Val-de-Grâce.* — I. Le Monastère du Val-de-Grâce, 1621-1790.

I

QUELQUES MOTS SUR L'HISTOIRE DU VAL-DE-GRÂCE

Dès le début du XVI^e^ siècle, le nom de *Val-de-Grâce* était porté par un vieux monastère de Bénédictines situé au Sud-Ouest de la grande banlieue parisienne, à deux kilomètres au Nord de Bièvres-le-Châtel (Seine-et-Oise). Cette antique abbaye, de fondation royale, dont les vestiges se voient encore au creux d'un frais vallon boisé, était connue, au moins depuis le XII^e^ siècle, sous le vocable d'abbaye du *Val Profond.* Ruiné au temporel, tombé au spirituel dans les pires désordres, le monastère du Val-Profond avait été relevé par Anne de Bretagne qui, vers la fin de sa vie, y avait fait introduire la réforme d'Etienne Poncher par des religieuses de Chelles. De cette époque semble dater son nouveau titre de Val-de-Grâce, qui lui est déjà donné sous François I^er^ (1515).

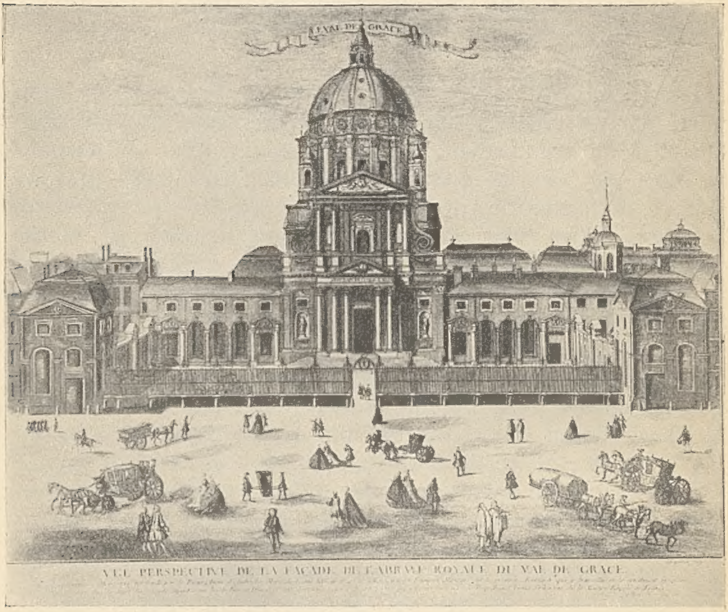
C'est à la sollicitude d'une autre reine de France que le Val-de-Grâce, un siècle plus tard, allait devoir l'éclat de son nom. Anne d'Autriche, petite reine mariée à treize ans et négligée, dès le lendemain de ses noces, par le singulier époux qu'était Louis XIII, s'était prise d'une affection très profonde pour une jeune prieuse de l'abbaye de la Ville-l'Evêque, Marguerite Veyny d'Arbouze, à qui elle procura, en Octobre 1618, la crosse abbatiale du Val-Profond.

Comme le vieux monastère de Bièvres tombait en ruines, que ses murs rongés d'humidité en faisaient un lieu malsain et que sa solitude l'exposait aux incursions des malfaiteurs, Anne d'Autriche n'eut pas de peine à obtenir la translation du Val-de-Grâce dans un des faubourgs de Paris, ce qui était conforme aux décisions du Concile de Trente.

Le 7 Mai 1621, Michel de Marillac, le futur garde des sceaux, cousin de Marguerite d'Arbouze, achetait de la part de la reine pour la somme de 36.000 livres, un domaine du faubourg Saint-Jacques situé en face du Carmel de Notre-Dame des Champs et que l'on nommait le Fief de Valois ou le Petit-Bourbon.

Maison de campagne des Valois, au moins depuis Philippe III le Hardi (1270), cette châtellenie, si l'on en croit La Barre, l'historien de Corbeil, était passée dans la Maison de Bourbon, peu après 1385, par suite d'un échange de domaines effectué entre la reine Isabeau de Bavière et le Duc de Bourbon.

Ce Fief de Bourbon, ou Petit-Bourbon comme on le nomma depuis lors, comprenait trois corps d'hôtel sis sur l'emplacement actuel du Val-de-Grâce et environnés de terrains, vignes ou labours, qui correspondent aux jardins de notre hôpital. Au XV^{e} siècle, ce manoir, déjà fort délabré, est loué à bail à divers personnages puis, en 1523, il est confisqué avec les autres biens du Connétable Charles de Bourbon, après la trahison de ce dernier.


VAL DE GRACE
VUE PERSPECTIVE DE LA FACADE DE L'ABBAYE ROYALE DU VAL DE GRACE

FAÇADE DE L'ABBAYE ROYALE DU VAL-DE-GRACE AU XVII^{e} SIÈCLE.

Louise de Savoie obtint de son fils, François I^{er}, ce fief qui, désormais, relèvera de la couronne et, selon la coutume féodale, continuera à « mouvoir de la grosse Tour du Louvre » ; bien que la reine mère en ait fait don, en 1527, à Jean Chapelain, médecin du Roi.

Durant un siècle encore, le Petit-Bourbon, loué par les héritiers de Chapelain, va passer de main en main et poursuivre son étrange destinée. La tradition veut qu'en 1589, Henri de Navarre, lors de son premier coup de main sur Paris, surprit le 1er Novembre le faubourg Saint-Jacques, et que le futur Henri IV dormit quelques heures sur un lit de paille au Petit-Bourbon.

Le 10 Novembre 1611, le Père de Bérulle s'installa dans la même demeure et y fonda cette Congrégation de l'Oratoire qui devait plus tard compter dans son sein Malebranche et Massillon. Saint Vincent de Paul y fut son hôte quelques mois avant d'être nommé curé de Clichy. Alors déjà, les carrosses de la cour franchirent les portes du Petit-Bourbon, lorsque la vieille chapelle des Valois fut ouverte, en Août 1615, aux offices publics par ceux que les Parisiens devaient appeler les *Pères aux beaux chants.* Puis, les Oratoriens quittent ces lieux en 1616 pour l'hôtel du Bouchage, situé faubourg Saint-Honoré. En 1619, l'antique demeure royale, déchue, servait d'asile aux pauvres vagabonds de Paris.

Telle était la Maison dont les Bénédictines du Val-Profond de Bièvres prenaient solennellement possession le 20 Septembre 1621.

Le lieu était fort bien choisi. Situé hors les murs de Paris que jalonne à peu près notre rue Soufflot actuelle, planté de vignes et de jardins, échelonné sur l'antique voie romaine de Lutèce à Orléans, devenue au moyen âge le grand chemin de pélerinage vers Saint-Jacques de Compostelle, le faubourg Saint-Jacques, un des plus sains de Paris, est déjà peuplé de couvents et s'apprête à devenir, suivant l'expression d'André Hallays « le foyer de la vie spirituelle du XVIIe siècle ». Il y a là : les Capucins, sur l'actuel emplacement de l'Hôpital Cochin, le Carmel de Notre-Dame des Champs (entre la rue Saint-Jacques et la rue Denfert-Rochereau), les Ursulines, dont on construit alors le couvent (rue Gay-Lussac), le Séminaire Saint-Magloire, près de Saint-Jacques du Haut Pas. Et bientôt vont s'y fixer les Feuillantines (1622), les religieuses de la Visitation (1626), Port-Royal de Ville (1625), dont les bâtiments abritent aujourd'hui la Maternité.

Les Bénédictines du Val-de-Grâce, trop à l'étroit dans l'ancien berceau de l'Oratoire, durent bientôt agrandir leur nouveau domaine. Le 3 Juillet 1624, Anne d'Autriche posa la première pierre des constructions. On bâtit une église, on édifia de nouveaux locaux, on parfit la clôture.

Désormais, le monastère parisien du Val-de-Grâce était définitivement constitué.

La jeune reine en était non seulement la fondatrice, mais l'amie la plus assidue. Dès cette époque, elle y vient au moins deux fois par semaine, y dine parfois avec les religieuses, y passe plusieurs jours à l'approche des fêtes. Elle y est attirée par la tendre affection quelle nourrit pour l'abbesse Marguerite d'Arbouze, par sa dévotion encore, mais bientôt aussi par un intérêt politique. Entraînée par son intrigante amie, la duchesse de Chevreuse, Anne d'Autriche entre dans toutes les cabales du parti de l'opposition, hostile à la politique de Richelieu.

Du Val-de-Grâce, asile plus discret que le Louvre, elle correspond avec l'Etranger : avec l'Escurial, la Cour de Londres, la Maison de Lorraine, avec son frère le Cardinal-infant dans les Flandres. C'est alors qu'éclate, en 1637, l'*Affaire* dite du *Val-de-Grâce*. Richelieu, mis au courant des agissements de son ennemie, fait perquisitionner dans le couvent de la rue Saint-Jacques, jusque dans les appartements royaux. Si les documents les plus compromettants ont pu être mis en sûreté, on trouve dans les lettres saisies de quoi justifier les soupçons. Pressée, Anne fait des aveux, doit les signer, n'obtient de Louis XIII qu'un pardon méprisant accordé au prix des conditions les plus dures et se voit fermer les portes du Val-de-Grâce.

La situation de la reine se trouvait alors d'autant plus ébranlée qu'après vingt et un ans de mariage, le couple royal était sans héritier. Bien que la réconciliation qui suivit l'affaire de 1637 manquât de cordialité, Anne d'Autriche dut se rapprocher de Louis XIII. Elle fit le vœu d'édifier au Val-de-Grâce un monastère et une église superbes, si la France obtenait un dauphin.

Le 5 Septembre 1638, un fils lui naissait, qui devait régner sous le nom de Louis XIV. Dès lors, les événements se précipitent. Richelieu meurt en 1642. Louis XIII en 1643. La Reine devient régente et maîtresse des finances du royaume. Le moment est venu où elle peut s'acquitter de son vœu.

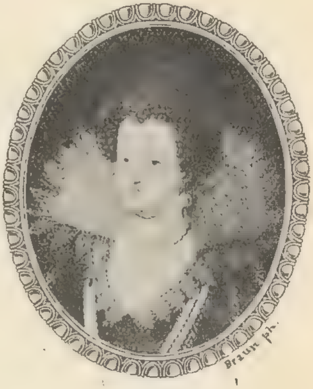
François Mansart, architecte de la couronne, fournit les plans d'une église et d'un monastère vraiment somptueux.

Le 1er Avril 1645, le petit roi Louis XIV, âgé de sept ans, pose en grande solennité la première pierre de l'église et, le 27 avril 1655, son frère Philippe, duc d'Anjou, pose celle du nouveau monastère de Mansart. Les deux monuments seront à peine achevés lorsque Anne d'Autriche mourra, le 20 janvier 1666, mais au cours de ces vingt années, la reine n'aura cessé d'être la plus fidèle habituée du Val-de-Grâce.

Elle y avait ses appartements. Elle y recevait tous les Grands. Les Têtes couronnées de l'Europe ne venaient point à Paris sans aller admirer l'abbaye royale du faubourg

Saint-Jacques. Louis XIV y fit de nombreuses visites, sans jamais y poursuivre Louise de Lavallière comme le veut une absurde légende.

Mazarin y fréquenta, bien qu'il n'aimât point le Val-de-Grâce, devenu pour la seconde fois un centre d'opposition sous la Régence, celui du parti des dévots, hostile à sa politique et mécontent de l'intimité qui l'unissait à la reine. Trois des nièces du Cardinal furent pensionnaires dans ce monastère. Henriette de France, reine d'Angleterre, accompagnée du duc d'York, y conduisit le roi, son fils, en 1651. La princesse d'Orange, la reine Christine de Suède, Marie de Gonzague, reine de Pologne, y furent aussi reçues en grande pompe. Par contre, Don Juan d'Autriche y vint incognito en 1659, pour négocier secrètement le mariage de Louis XIV avec l'Infante d'Espagne ; et, lorsque la jeune reine Marie-Thérèse d'Autriche fit son entrée à Paris, elle ne manqua pas de s'arrêter, par égard pour la reine mère, dans ce Val-de-Grâce, placé sur le chemin de Compostelle, par lequel deux Infantes, en moins de cinquante ans, étaient venues partager le trône de France.



LA REINE ANNE-D'AUTRICHE
par PORBUS.

Anne d'Autriche avait toujours caressé le projet de se retirer définitivement au Val-de-Grâce. Elle n'eut même pas la consolation d'y finir ses jours. Sur le point de succomber au cancer du sein qui la minait, elle fut transportée en litière de Saint-Germain à sa chère abbaye du faubourg Saint-Jacques. Mais l'éloignement de cette retraite suburbaine fit désirer son retour à Paris, et c'est au Louvre qu'elle devait, peu après mourir.

Ainsi, durant près d'un demi-siècle, le Val-de-Grâce connut-il, grâce à l'affection de sa fondatrice, une faveur qu'aucune autre abbaye ne lui peut disputer. Mais il ne fut pas seulement un pied-à-terre royal, ni un centre d'intrigue politique. Au point de vue religieux, il joua un rôle de quelque importance dans ce vaste mouvement de réforme qui marque l'histoire des ordres monastiques, au début du XVIIe siècle. C'est avec raison qu'Henri Brémond, dans sa belle « *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* », a pu consacrer tout un chapitre à Marguerite Veyny d'Arbouze, qu'il range parmi les grandes mystiques de cette époque. Les Constitutions, que cette femme d'une intelligence supérieure sut donner à son couvent, servirent de modèle à mainte autre réforme, et attirèrent au faubourg Saint-Jacques de nombreuses moniales qui vinrent y étudier les règles de cette Maison, telle cette abbesse de Remiremont, Catherine de Lorraine, fille du duc Charles III de Lorraine et de Claude de France, qui, en 1624, vint s'instruire au Val-de-Grâce durant six mois.

Au XVIIIe siècle, le Val-de-Grâce eut une vie plus effacée. Mais la magnificence de ses constructions, les souvenirs de la reine mère pieusement conservés au monastère, la pompe des cérémonies funèbres qui s'y déroulèrent, valurent à cette abbaye, demeurée abbaye royale, un lustre tout spécial.

Le fait le plus curieux, peut-être, de l'histoire du Val-de-Grâce à cette époque, est l'attitude que prit le couvent dans la lutte des molinistes et des jansénistes, surtout sous la longue direction de l'abbesse Gabrielle du Quesnoy. La soumission à l'esprit de Port-Royal valut au monastère des difficultés qui, sous Louis XVI encore, n'étaient point apaisées ; si bien que le Val-de-Grâce, en dépit des sentiments molinistes de sa fondatrice, semble avoir été un des derniers foyers de la résistance opposée par les communautés des femmes à la bulle *Unigenitus*.

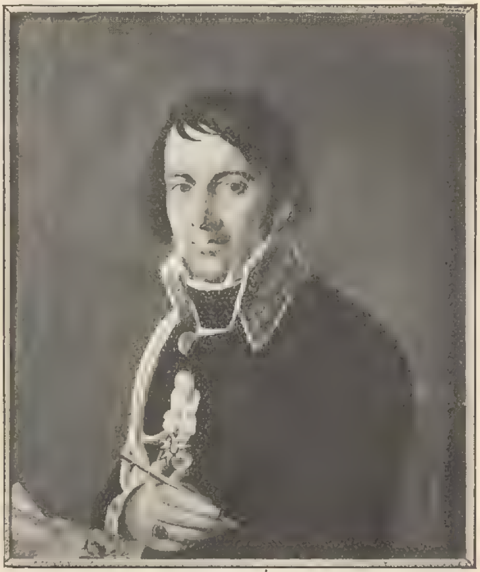
Le monastère du Val-de-Grâce fut supprimé en 1790 et devint Bien national.

Un décret de la Convention, en date du 31 Juillet 1793, y institua un hôpital militaire qui ouvrit ses portes aux malades de la garnison de Paris, en 1795. Telle est encore son affectation actuelle.

Dès le 1er mai 1793, le Comité de Salut Public avait exprimé le désir de voir utiliser la ci-devant abbaye pour l'enseignement de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie militaires. Cette destination initiale s'est conservée jusqu'à nos jours. Hôpital d'Instruction de 1796 à 1803, puis de 1816 à 1836; hôpital de perfectionnement de 1836 à 1850, le Val-de-Grâce abrite, depuis 1852, l'Ecole d'Application de médecine et de pharmacie militaires où les jeunes médecins de l'armée reçoivent à l'amphithéâtre et à l'hôpital, un double enseignement théorique et clinique fourni par un corps de professeurs et d'agrégés.

Ce corps enseignant du Val-de-Grâce et les Directeurs ou Médecins-chefs de l'Etablissement, souvent tirés de son sein, réunirent, au cours du siècle dernier, les plus grands noms de la médecine militaire.

Jean-Dominique Larrey, avant de devenir le chirurgien en Chef des armées impériales y professa sous le Directoire ; Desgenettes, le grand chirurgien de l'Empire, y fut médecin en chef de 1805 à 1820, cédant la place à Broussais, le fondateur de l'Ecole physiologique. Gama, Bégin, Baudens, Hippolyte Larrey s'y succédèrent sous la Restauration et le Second Empire. En trente ans, de 1852 à 1882, le Val-de-Grâce y compta parmi les siens trois hommes qui font l'honneur de la science médicale française : Maillot, qui découvrit et appliqua si heureusement en Algérie le traitement de la malaria par la quinine ; Villemin, qui le premier établit la nature infectieuse de la tuberculose ; Laveran, qui répandit l'agent spécifique du paludisme auquel est attaché son nom.



BARON DOMINIQUE LARREY
Son portrait, d'après Pierre Guérin. — Musée de Versailles.

Enfin, au cours de la dernière guerre, un musée, annexé à l'école, fut créé dans une partie des locaux de l'ancienne abbaye. C'est le « *Musée du Val-de-Grâce* » encore appelé « Archives et documents de guerre du Service de Santé », institué en 1916 pour conserver la trace de tous les efforts réalisés en vue de perfectionner, dans leurs multiples domaines, la médecine et la chirurgie d'armée.

Organe d'étude constitué par un important dépôt d'archives, par une bibliothèque de 33.000 volumes et par une section anatomo-pathologique de guerre unique au monde, le Musée du Val-de-Grâce possède aussi plusieurs salles et de vastes galeries qui abritent une riche collection de souvenirs, de documents et d'œuvres d'art, se rapportant à l'histoire de la médecine militaire et au fonctionnement du Service de Santé en campagne, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

Telle est, brièvement esquissée, l'histoire de cette Maison qui, en trois siècles, eut des destinées si diverses.

L'admirable monument dessiné par F.-Mansart subsiste aujourd'hui dans son intégrité architecturale.

Les visiteurs peuvent, en tout temps, visiter l'église. Le Musée du Val-de-Grâce, situé au cœur du vieux monastère, ouvre largement les portes de ses collections historiques à toute personne qui en fait la demande, même verbale, au médecin-major, chef de ce service.

L'accès de l'hôpital ne peut être aussi aisé, en raison des nécessités du service. Toutefois, ceux des locaux qui offrent le plus grand intérêt historique peuvent être visités avec autorisation spéciale du médecin-chef de cet Établissement.

◆

II

L'ÉGLISE DU VAL-DE-GRÂCE

Cour d'entrée ou parvis. — L'entrée du Val-de-Grâce s'offre à nous dans l'état exact où elle se présentait au XVIIe siècle. Au croisement de la rue Saint-Jacques et de la rue du Val-de-Grâce — cette dernière percée, de 1797 à 1811, sur les terrains des Carmélites, — une petite place en hémicycle rappelle de fort loin la place monumentale ornée de colonnades et de fontaines qu'avait projetée François Mansart. Une longue grille s'étend, tout au long de la cour d'entrée, entre deux pavillons d'aspect agréable, construits peu après la mort d'Anne d'Autriche et dont l'un, celui de droite, a été à peu près respecté, alors que le pavillon de gauche a été surélevé et odieusement mutilé.

Les deux faces latérales du parvis sont occupées par un mur d'ordre dorique, creusé de niches qui semblent n'avoir jamais reçu leurs statues ; elles sont ornées de fausses portes à colonnes demi-engagées et à fronton, percées enfin d'une porte centrale donnant accès à une petite cour rectangulaire La porte de gauche située derrière la statue médiocre de Dominique Larrey (par David d'Angers, 1850) a été fermée. Elle s'ouvrait sur une cour bordée de maisons appartenant aux religieuses et louées à leur profit. La porte de droite, aujourd'hui entrée de l'École du Val-de-Grâce s'ouvrait dans une cour dite cour des séculiers, qui constituait l'entrée de service du monastère.

Le côté Est, ou mur du fond du parvis, est occupé par la façade principale de l'Église, flanquée de deux corps de bâtiments. Le bâtiment de gauche, actuellement Hôtel de la Direction du Val-de-Grâce, servit de logement aux ecclésiastiques attachés au couvent puis, durant le XVIII^e^ siècle, il fut loué à des pensionnaires de marque jouissant de la faveur d'un accès particulier dans l'Église. Le bâtiment de droite offrait la porte d'entrée du monastère.

MANSART

Son portrait par Rigaud. — Photo Braun.

Murs latéraux et façades forment un ensemble décoratif harmonieux, très heureusement lié à l'édifice religieux qu'ils encadrent. Sur les frontons, comme sur la grande porte de la grille, se lisent les chiffres entrelacés A.L. (Anne-Louis), surmontés de la couronne fermée. Ce signe de la protection royale est maintes fois répété sur les murs de l'abbaye.

Les Architectes de l'Église. — Avant d'aborder la description de l'Église, je dois dire quelques mots de ses constructeurs.

L'Église du Val-de-Grâce s'élève sur l'emplacement de celle beaucoup plus modeste, qui avait été bâtie en 1624, lors de l'agrandissement du premier monastère installé dans le Petit-Bourbon. Les plans de l'Église actuelle furent fournis par François Mansart, l'oncle de Jules Hardouin Mansart qui construisit Versailles.

On entreprit les fouilles le 21 Février 1645. Les fondations furent péniblement établies. Le Val-de-Grâce, en effet, est situé sur des carrières qui, à ce niveau, comptent jusqu'à trois ateliers superposés. Il fallut creuser très profondément pour trouver une résistance satisfaisante, forer des puits et fonder des piles de maçonnerie. Un siècle plus tard, Soufflot devait apprendre à ses dépens le danger de pareilles fondations en élevant, sur des carrières voisines, l'Église Sainte-Geneviève, aujourd'hui le Panthéon.

Il semble que l'on n'ait pas assez tenu compte à Mansart de ces difficultés, des longs délais qu'elles exigèrent, des sommes importantes qu'elles engloutirent. Esprit entier et sans souplesse, Mansart ne se prêta point à une réduction de son plan primitif qui lui aurait été demandé dans un but d'économie. Il aurait même, à son accoutumée, entendu modifier à sa guise son projet, au cours de l'exécution. On lui retira la direction des travaux, alors que les murs s'élevaient environ à trois mètres du sol.

Jacques Le Mercier lui succéda. Il suivit, dans l'ensemble, les plans de F. Mansart, auxquels il ajouta pourtant la disposition actuelle de la gracieuse chapelle du Saint-Sacrement. Le Mercier éleva les murs de l'Église jusqu'à hauteur de la corniche de la nef. On était en 1651. La Fronde vint interrompre les travaux. Lorsqu'on les reprit, en 1654, Le Mercier venait de mourir et c'est Pierre Le Muet qui prit la direction des constructions.

Homme d'expérience, déjà familiarisé avec ce chantier où il avait travaillé, comme conducteur des travaux, sous la direction de Mansart et de Le Mercier, mais artiste sans grand talent, Le Muet se vit bientôt adjoindre Gabriel Le Duc, jeune architecte qui revenait de Rome avec une réputation justifiée et qui acheva l'Église sur ses propres dessins, tout en respectant l'ensemble du plan primitif.

Le Duc mérite de voir son nom étroitement uni à celui de Mansart dans l'histoire de l'Église du Val-de-Grâce. Il a apporté à la construction de cet édifice, une note très personnelle, non seulement dans la partie supérieure du monument et dans l'architecture des trois façades de la cour d'entrée, mais encore dans la décoration intérieure de l'Église, ainsi que nous le verrons bientôt.

Caractère architectural de l'Église. — On reproche communément à l'Église du Val-de-Grâce d'être un monument italien, d'aucuns disent une copie, par tels de ses détails, de Saint-Pierre de Rome. Ce reproche, ainsi exprimé, n'est pas justifié.

Certes, l'Église du Val-de-Grâce est conçue dans le goût des monuments religieux du XVII^e siècle, uniformément inspirés de ce style dit *baroque* ou *jésuite*, importé d'Italie à la fin de la Renaissance et dont l'Église de Gesu, à Rome, nous offre le prototype.

On y reconnait évidemment cet art officiel, qui fait alors fureur en France, inspiré tout entier des ordres antiques, vus à travers une traduction italienne et transporté sous notre ciel sans grand souci de l'adaptation à notre culte, à notre climat et à nos mœurs.

Ceci dit, et cette réserve faite qu'un architecte du XVII^e^ siècle ne pouvait puiser ailleurs son inspiration, il est temps de convenir que Mansart, Le Mercier et Le Duc, pour romanistes qu'ils se soient montrés dans le sens des traditions héritées de Vignole et de Della Porta, ont néanmoins traité le Val-de-Grâce dans une manière qui n'exclut pas tout mérite d'originalité.

Sans doute les sent-on obsédés par le souvenir de Saint-Pierre de Rome, comme on sent que Mignard, en peignant la coupole du Val-de-Grâce, n'a pu chasser de son esprit les réminiscences de Raphaël, du Dominiquin et du Guide, mais, dans nul monument religieux de l'époque, peut-être, on n'a l'impression aussi nette d'un effort constant en vue d'innover, de donner à un style conventionnel une forme personnelle, affranchie des excès du *baroque* ultramondain et parfois renouée aux traditions de notre art français du moyen âge. Ces tendances s'affirment ici, aussi bien dans le goût de la mesure qui a notamment présidé à l'élévation de la façade postérieure de l'Église, que dans le choix des détails, tels ces motifs décoratifs d'un dessin si pur, inattendu dans la sévérité d'un milieu claustral.

L'ÉGLISE DU VAL-DE-GRACE.

Vue actuelle.

Il n'est point un plagiaire, l'architecte qui rompant avec les traditions monastiques a, dans un besoin d'air et de lumière hardiment éloigné le cloître de sa chapelle, et qui témoignant d'un sens pratique étonnant, partout exprimé dans le Val-de-Grâce a su pousser, jusqu'aux points les plus éloignés de l'Eglise, des ramifications de la clôture.

Un tel édifice, vraiment, n'est point une copie servile, il porte la marque du génie français.

Façade principale. — La façade principale, sur la cour d'entrée, est certainement la partie la moins originale du monument.

Le portique, œuvre de Le Muet, est flanqué de quatre colonnes d'ordre corinthien. Le fronton s'orne des chiffres royaux, avec la couronne fermée et les palmes symboliques. Au-dessous, la frise de l'entablement porte, en lettres d'or, cette inscription composée, comme toutes celles du Val-de-Grâce, par Quinet :

JESU NASCENTI VIRGINIQUE MATRI
(à Jésus naissant et à la Vierge mère)

première allusion à cette Nativité qu'entend honorer l'Eglise tout en rappelant l'autre naissance, celle de l'Enfant-Roi.

A droite et à gauche du péristyle, se détachent dans des niches, les statues des deux fondateurs de l'ordre : Saint Benoit et sa sœur Sainte Scholastique, copies des statues en marbre sculptées par François Anguier et enlevées sous la Révolution.

Au-dessus du portique s'élève un second ordre, celui-ci composite. Des statues occupaient, au XVII^e siècle, les niches situées entre les colonnes, ainsi que les deux angles de la corniche placée auprès des consoles renversées. Un second fronton termine cet ordre. Le tympan en était autrefois décoré par les armes de France et d'Autriche, que soutenaient deux anges, sculptés par François Anguier ou par son élève Thomas Regnauldin. Ces anges se voient toujours, mais l'écusson, remplacé en 1792 par les symboles de la Liberté et de l'Égalité, est aujourd'hui devenu un cadran d'horloge. Quant au dôme, que l'on ne peut découvrir de cet emplacement, nous nous réservons de le décrire plus loin, parvenus à un lieu propice.

Gravissons donc les seize degrés du perron et, avant de pénétrer dans l'édifice, remarquons en passant, deux figures d'anges sculptées au-dessus de la porte par Philippe Buyster, de chaque côté d'une croix, ainsi que les deux magnifiques battants de cette porte où les fleurs de lis et les chiffres royaux sont délicatement sculptés en plein bois.

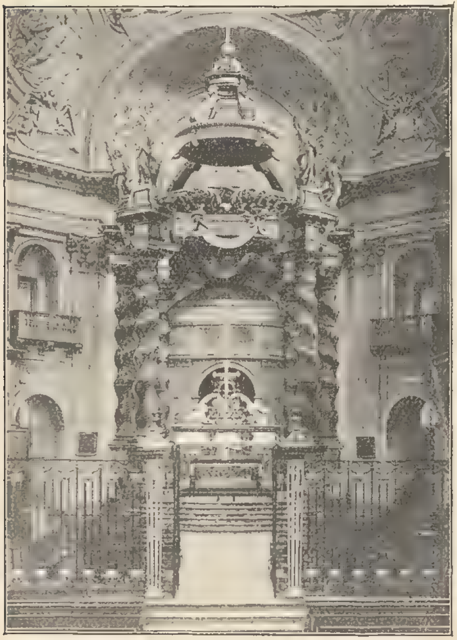
La nef. — La décoration intérieure de l'Eglise est d'ordre corinthien. Les chapiteaux des pilastres, inspirés de l'ordre intérieur du Panthéon de Rome, ont été sculptés par Philippe Buyster, avec une perfection remarquable de dessin et d'exécution. Ces pilastres à cannelures soutiennent une corniche qui, dans le dessin de Mansart, devait être surélevée d'une attique supportant la voûte. Il ne paraît pas que cette dernière eût gagné à être haussée sur un acrotère, et la modification apportée par Le Duc ne semble en rien fâcheuse. Si l'on songe que c'est au même architecte que nous devons les détails et l'ensemble de l'ornementation de la nef, on conçoit que certains lui aient fait le reproche plus grave d'en avoir surchargé la décoration, confiée au ciseau de Michel Anguier.

L'originalité des motifs décoratifs rachète pourtant leur profusion. Nous ne voyons point ici ces caissons uniformes si fréquents dans les voûtes de l'époque. Les trois travées que découpent, d'une façon tout artificielle, dans le berceau de la nef des nervures d'arcs doubleaux, sont ornées de médaillons reliés par de gracieux entrelacs. Dans ces médaillons principaux, Michel Anguier a sculpté les têtes de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, de Sainte Anne, de Saint Joachim, de Sainte Elisabeth et de Saint Zacharie. Des anges, tenant des objets symboliques, des fleurs imitant la nature, des rosaces librement traitées et toutes d'un dessin varié, égaient ainsi que dans une tapisserie, cette véritable tenture de pierre.

Il nous faut insister sur cette flore originale de l'Eglise du Val-de-Grâce qui, dans tant de motifs décoratifs : rosaces, médaillons, consoles de corniches, rappelle beaucoup plus la tradition du moyen âge que la froideur poncive des ornements néo-classiques. Et ceci nous amène à dire quelques mots de la symbolique du Val-de-Grâce, telle qu'elle a été traitée par l'artiste, notamment aux arcades des chapelles du chœur.

Ici, comme sur les frontons du monastère, nous assistons à une floraison de sujets symboliques, intelligibles pour les seuls initiés et qu'il vous sera loisible de contempler en détail. Le myrte signifie l'amour ; le coq, la vigilance ; l'olivier est un symbole de paix intérieure ; la cigogne ou le pélican, emblèmes du dévouement maternel et de la piété filiale expriment, plus discrètement, les sentiments témoignés par la Reine à l'égard de ses filles spirituelles du faubourg Saint-Jacques. Il est permis de supposer que, dans une époque aussi peu mystique que l'était le XVII^e^ siècle, les « hiéroglyphes » du Val-de-Grâce, comme les nomme le manuscrit laissé par une religieuse, rappellent une action personnelle d'Anne d'Autriche, issue d'un roi et d'une reine mystiques, et qui devait avoir un goût particulier pour ces sortes de symboles certainement familiers à sa grande amie, l'abbesse Marguerite d'Arbouze.

Les bas côtés de la nef donnent accès par trois arcades à des chapelles latérales qui n'ont jamais été achevées et qui devaient être dédiées aux saints et saintes couronnés. Au nord, (côté gauche de la nef), les chapelles de Saint Canut, roi de Danemark, de Sainte Bathilde, reine de France, et de Saint Eric, roi de Suède. Au sud, (côté droit), celles de Sainte Clotilde, de Saint Louis et de Sainte Radegonde, qui portèrent la couronne de France. Ces arcades sont ornées d'un fronton, sculpté par Michel Anguier, où sont représentés, sous des figures allégoriques, les attributs de la Vierge, que reproduit également le fronton des deux grandes chapelles du chœur.



ÉGLISE DU VAL-DE-GRACE

Le Chœur.

Le chœur. — Lorsque l'on franchit la grille en fer forgé qui sépare la nef du chœur et qui marque le premier degré de la clôture, les regards s'élèvent naturellement vers le dôme d'où ruisselle une belle lumière répandue par seize fenêtres. L'œil s'habitue alors à l'imprécision des lointains et discerne dans toute sa beauté, l'immense fresque peinte sur la coupole par Pierre Mignard en 1663.

C'est une « Gloire », c'est-à-dire une représentation du ciel avec Dieu, les saints, les bienheureux, les anges. Au premier plan, dans la partie gauche du chœur, la reine Anne d'Autriche, conduite par Saint Louis, soutenue par Sainte Anne, offre à Dieu l'Eglise du Val-de-Grâce dont elle tient un modèle entre ses mains.

Cette peinture, qui compte plus de deux cents figures dont certaines ont jusqu'à cinq mètres et demi de hauteur et qui occupe toute l'étendue d'une coupole mesurant cinquante mètres de circonférence, est une des plus grandes fresques connues. Mignard l'a composée en treize mois, mais cette précipitation l'a conduit à user de quelques retouches au pastel qui ont, avec le temps, perdu de leur coloris.

L'œuvre reste néanmoins saisissante, ce chef-d'œuvre de l'art français du XVII^e^ siècle a été chanté par Molière dans un de ses poèmes : « *La Gloire du Val-de-Grâce* » (1669) ; il eût à l'époque, un succès retentissant et recueillit jusqu'aux suffrages de l'envieux Bernin. Il est regrettable de le voir aussi oublié de nos jours.

Le dôme est soutenu par quatre grands arcs doubleaux entre lesquels sont sculptés des médaillons, œuvre de Michel Anguier, représentant les quatre évangélistes, ainsi que des écussons, soutenus par des anges, où Philippe Buyster a gravé les armes de la reine et du monastère. Les fleurs de lis de ces écussons ont été enlevées sous la Révolution. Au-dessous de ces pendentifs, des balcons dorés servent de tribunes et surplombent l'ouverture de quatre petites chapelles ogivales.

Les faces latérales du chœur sont occupées par deux grandes chapelles, précédées d'admirables grilles en fer forgé et doré, indiquant que ces lieux font partie de la clôture.

La chapelle de droite, en effet, n'est autre que l'ancien chœur des religieuses, où les Bénédictines assistaient aux offices. Une cloison, élevée au XIX^e^ siècle, en restreint aujourd'hui considérablement l'étendue et ne permet plus de gagner directement le cloître en passant par l'arrière-chœur.

La chapelle de gauche, dédiée à Sainte Anne et dans laquelle on peut voir aujourd'hui les orgues venues du Panthéon, est remarquable par la destination qui lui a été donnée aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

C'est là, en effet, que furent conservés les cœurs des princes et princesses de la maison royale de France, depuis celui de la petite Anne-Elisabeth, fille ainée de Louis XIV, décédée le 30 Décembre 1662 à l'âge de quarante-trois jours, jusqu'à celui du dauphin Louis-Joseph-Xavier, premier fils de Louis XVI, mort à Meudon le 4 Juin 1789, âgé de sept ans.

Trente-six cœurs furent ainsi apportés au Val-de-Grâce d'abord, avec une pompe toute particulière dont Saint-Simon nous a laissé le cérémonial, puis plus simplement dans la suite. Il faut y joindre, à dater de 1694, les corps de neuf princes ou princesses de la famille d'Orléans, qui n'avaient plus droit à la sépulture royale de Saint-Denis. Le Val-de-Grâce reçut les cœurs des deux reines Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, mais le cœur d'aucun roi n'y fut déposé, pas même ceux de Louis XIII et de Louis XIV, contrairement à ce que l'on a souvent affirmé.

Ces cœurs, après avoir été embaumés et enfermés dans une double enveloppe de plomb et de vermeil, furent déposés à partir de 1663 dans une des petites chapelles ogivales du chœur, la chapelle de Sainte Scholastique. De là, on les transporta, par ordre de Louis XIV, dans la chapelle de Sainte-Anne en 1676. Ce lieu était entièrement tendu de noir. Les cœurs reposaient dans un catafalque splendidement orné et écussonné aux armes de France-Autriche. En 1696, seuls, les cœurs d'Anne d'Autriche et de Philippe d'Orléans, son fils, furent laissés à cette place; les autres furent descendus dans la crypte située au-dessous de la chapelle. On voit encore aujourd'hui dans cette crypte les tables de pierre sur lesquelles reposaient les cercueils des princes d'Orléans, et l'armoire de marbre fermée d'une grille, dans laquelle étaient placés les cœurs. Mais toutes ces dépouilles ont été dispersées sous la Révolution et les enveloppes des cœurs fondues à la monnaie. Il ne reste aujourd'hui qu'un seul cœur, déposé ici en 1854, celui du baron J.-D. Larrey, chirurgien en chef des armées impériales.

Le maître-autel, qu'il nous reste à décrire, se rapporte, suivant le désir d'Anne d'Autriche, à la Nativité, non seulement parce que le monastère du Val-de-Grâce, même avant sa translation, était dédié à Notre-Dame de la Crèche, mais parce que c'est à la naissance de Louis XIV que ce temple doit son origine.

Au-dessus du groupe en marbre représentant la Vierge et Saint Joseph penchés sur Jésus, s'élève, rappelant l'étable, la riche charpente d'un baldaquin soutenu par six colonnes torses en marbre de Barbançon et orné de festons, de branches de palmiers, d'anges tenant des encensoirs.

L'œuvre est emphatique, si visiblement inspirée du baldaquin de Saint-Pierre de Rome qu'on l'a souvent attribuée au Bernin. La vérité est que le Bernin, lors de son voyage en France, en 1665, fut invité à fournir un dessin pour cet autel. Mais son projet ne fut pas accepté, non plus que celui qu'avait établi Mignard. C'est Gabriel Le Duc, seul, qui dessina l'ensemble. Philippe Buyster sculpta les colonnes, piédestaux, frises et corniches du baldaquin. Quant au groupe en marbre de la Nativité, qui est généralement attribué à François Anguier, il est l'œuvre de son frère, Michel Anguier, l'académicien. François sculpta le bas-relief de l'autel représentant une descente de croix.

Cet autel fut détruit en 1793. Le groupe de la Nativité et le bas-relief furent transportés par Alexandre Lenoir dans le couvent des Petits-Augustins (aujourd'hui École des Beaux-Arts) qui recueillit pendant la Révolution les œuvres d'art de nombreux monuments parisiens. Nous ignorons ce qu'est devenu le bas-relief, mais l'histoire du groupe nous est connue. Lorsque ces œuvres furent restituées, sous le Premier Empire, aux édifices religieux, l'Église du Val-de-Grâce n'était pas encore rendue au culte et l'œuvre d'Anguier fut donnée à l'Église Saint-Roch dont elle orne toujours la chapelle placée au fond de l'abside. Les trois pièces de marbre qui figurent aujourd'hui sur l'autel du Val-de-Grâce sont une copie de l'original, exécutée en 1870 sur l'ordre de Napoléon III, lorsque l'on reconstitua ce maître-autel, sous l'habile direction de Ruprich Robert.

Le Bernin reprocha vivement à Le Duc l'emplacement de l'autel. Il l'aurait voulu au milieu du chœur, sous le dôme. On a aussi critiqué la forme convexe que dessine l'abside dans le fond du chœur. Ces dispositions ont leur raison d'être. L'autel, en effet, est à double face. On y pouvait dire la messe, sur la face postérieure, pour les religieuses réunies, les jours de communion, dans la chapelle du Saint-Sacrement. C'est l'abside de cette chapelle qui fait saillie dans celle de l'Église, dessinant hardiment un pavillon en marbre rouge de Flandre qui souligne le rapport des deux sanctuaires. Au centre de ce pavillon est une grille percée d'un guichet par où le prêtre donnait la communion aux Bénédictines.

Il y a donc là, au contraire, une ingénieuse conception indiquant le caractère conventuel de l'Église et annonçant déjà l'originalité du plan donné par Le Mercier à cette chapelle du Saint-Sacrement vers laquelle nous allons maintenant nous diriger.

Il nous faut, pour celà, traverser à droite du chœur, une petite chapelle ogivale qui servait d'oratoire à la reine Anne d'Autriche. Les murs de cet oratoire offrent les traces de peintures à l'huile très altérées, qui représentent des paysages traités à la manière de Poussin. Ruprich Robert avance qu'ils ont pu être peints par A. Du Fresnoy, l'ami de Mignard.

Nous voici, en sortant de cette chapelle, dans un petit corridor épousant exactement le contour extérieur de l'arrière chœur et du chœur des religieuses ; conduit par maint détour, du monastère à la chapelle du Saint-Sacrement ; il aboutit même au-delà de celle-ci, à la chapelle Sainte-Anne où les religieuses aimaient vénérer le cœur de leur fondatrice. De la sorte, les parties les plus reculées de cette église du Val-de-Grâce, exceptionnellement éloignée du monastère et envahie par les pompes mondaines, devenaient accessibles aux moniales sans qu'ils eussent à franchir leur cloître.

Chapelle du Saint-Sacrement. — La chapelle du Saint-Sacrement est de proportions heureuses. Sa décoration intérieure, qui rappelle celle de la nef, contraste toutefois avec la sobriété des lignes extérieures de ce gracieux monument.

Michel Anguier a sculpté les quatre médaillons d'angle représentant les principaux docteurs de l'Église. La voûte en cul-de-four, qui surmonte la grille placée derrière l'autel est ornée d'une très belle peinture à l'huile : *Le Christ donnant la communion aux anges*, motif symbolique rappelant la destination de ce lieu.

Cette peinture, généralement attribuée à Philippe de Champaigne, a été, en réalité, exécutée par son neveu, Jean-Baptiste de Champaigne.

On a aussi attribué au premier de ces peintres le portrait de Saint Benoit qui se trouve dans le chœur de l'Église, à gauche de la grande grille. Il est peu probable que cette toile provienne de la suite de peintures, représentant des scènes de la vie du saint, que Philippe de Champaigne exécuta en effet pour les appartements royaux du Val-de-Grâce.

En face de ce tableau est exposée une peinture de J.-C. Nicaise Perrin, autrefois aux Tuileries : « *La France, appuyée sur la Religion, consacre à Notre-Dame de Gloire les drapeaux pris à l'ennemi* ».

Nous ne quitterons pas l'Eglise du Val-de-Grâce sans avoir évoqué quelques uns de ses fastes.

La présence assidue de la Reine aux cérémonies religieuses y attirait toute la cour. Louis XIV, Monsieur, Madame, Mademoiselle y assistaient souvent aux offices, ainsi que Mazarin. On y vit Molière; Bossuet y prêcha le carême de 1663. Les ténèbres du Vendredi-Saint y furent chantées, la même année, par un chœur de 150 musiciens, en présence de Lulli. Plusieurs évêques y furent sacrés, notamment Gilbert de Veyny d'Arbouze, Evêque de Clermont (1664) et l'abbé Dubois, le futur Cardinal-Ministre de la Régence, qui, assisté par Massillon, y fut sacré Archevêque de Cambrai, en 1720.

III

LES COURS ET LES JARDINS
LE DÔME DU VAL-DE-GRÂCE

Le visiteur qui, au sortir de l'Eglise, pénètre dans l'hôpital du Val-de-Grâce en passant devant la loge du concierge suit, à peu de choses près, le chemin que l'on prenait au XVIIe siècle pour entrer dans l'abbaye. Le corps de bâtiment qu'il traverse contenait le Tour et les parloirs. Le voici dans la première cour du monastère, cour extérieure encore à la clôture.

Il a devant lui un corps de bâtiment qui relie le cloître à l'église et qui comprend, de droite à gauche :

— un clocher octogone, autrefois terminé par une flèche et desservant par un escalier les divers étages de l'abbaye.

— l'arrière-chœur, dont le rez-de-chaussée est percé d'un passage voûté permettant aux voitures de gagner les appartements royaux.

— enfin, le chœur des religieuses, dont la façade se distingue, extérieurement, par ses quatre grandes fenêtres encadrées dans des contreforts à consoles renversées.

A gauche, la façade latérale sud de l'église se montre dégagée dans sa partie supérieure. Les motifs décoratifs méritent de retenir l'attention : urnes enflammées surmontant les contreforts, guirlandes et festons délicats tendus au-dessus des larges baies cintrées du premier ordre, entre des cartouches portant la fleur de lis et les chiffres royaux alternés.

Les deux petites constructions jumelles adossées à la partie inférieure de cette façade sont les sacristies : celle des ecclésiastiques, à droite, et celle des religieuses, à gauche. Un de ces petits corridors, antennes de la clôture, dont nous avons déjà parlé, conduit aux sacristies et dessine sa saillie à mi-flanc de ces édifices.

A droite de la cour, apparaît une des ailes du monastère.

La seconde cour, où nous pénétrons après avoir franchi la voûte percée sous l'arrière-chœur, nous offre la vue la plus belle du dôme et de la chapelle du Saint-Sacrement, pour peu que nous prenions du recul du côté des jardins.

LE DOME DU VAL-DE-GRACE VU DU JARDIN

Le dôme rappelle incontestablement par ses proportions, celui de Saint-Pierre de Rome. Moins austère, il nous charme par la diversité des sculptures qui en égaient le dessin : pots, à feux monumentaux, enfants portant des vases enflammés, médaillons aux fleurs de lis alternant avec les chiffres A. L. couronnés, lucarnes fleurdelisées dont le relief rompt, en silhouette la monotomie d'une coupole qui, primitivement, s'ornait de platebandes dorées. Les quatre angles du chœur sont surmontés de campaniles d'un dessin charmant et, plus bas, apparaissent les façades Sud et Est avec leurs frontons dont le tympan s'orne d'un écusson aux armes de France-Autriche, entouré de palmes et de festons. La plupart de ces sculptures sont de Philippe Buyster.

C'est avec raison que Ruprich Robert, signalant la beauté de l'ensemble architectural constitué par toute cette façade postérieure de l'Église, lui reconnaît « un caractère vraiment ornemental et une fermeté de lignes qui en font un chef-d'œuvre ».

L'emploi systématique des formes carrées, la sobriété intentionnelle des volumes juxtaposés, le mélange très adroit des surfaces nues et des parties ornées, confèrent à cette élévation, du côté des jardins, un cachet d'une rare originalité que l'on trouve ni aux Invalides, ni à la Sorbonne et dont Soufflot a certainement dû s'inspirer pour son abside du Panthéon, réstée très inférieure à celle du Val-de-Grâce.

Les groupes d'anges placés aux angles de la corniche de la chapelle du Saint-Sacrement ont été sculptés par Philippe Buyster.

On reconnaît enfin, courant au long du chœur des religieuses et jusqu'à la chapelle, la saillie du corridor que nous avons emprunté voici quelques instants. Ici, comme du côté des sacristies, l'architecte a su donner à ce dispositif de simple commodité un aspect qui est loin de nuire à l'harmonie de l'ensemble.

Avant de pénétrer dans le grand jardin du Val-de-Grâce, on peut remarquer au fond de la cour qui longe la façade postérieure de l'église, un bâtiment isolé à deux étages, aujourd'hui affecté au Service de Radiothérapie, et qui était loué, au XVIII^e siècle, à quelques-unes des nombreuses pensionnaires logées au Val-de-Grâce. Ce bâtiment contient une très belle grille en fer forgé.

Les jardins qui s'étendent derrière l'hôpital, offraient au temps de l'abbaye, une superficie plus grande, aujourd'hui restreinte par les pavillons hospitaliers construits au XIX^e siècle. Mais, tout comme aujourd'hui, ils étaient divisés en deux parties : un jardin à la française, avec un jet d'eau central, dont une vue d'optique conservée au Musée rend l'heureux dessin, puis, dans le fond et en contre-bas du premier, un jardin potager qu'occupent en partie le Service des Contagieux, la Buanderie et le Casernement des Infirmiers. Ces jardins s'élevaient sur l'emplacement des vignes et terres labourables du Petit-Bourbon.

IV

LE MONASTÈRE

C'est du milieu de ce grand jardin que le visiteur peut le mieux embrasser l'aspect du monastère du Val-de Grâce.

Les lieux n'ont pas été modifiés.

Façade principale. — La façade principale de l'abbaye construite en 1655 sur les plans de François Mansart, développe encore intacte son harmonieuse ordonnance.

L'architecte a donné tous ses soins à cette façade orientale ouverte sur les jardins et la plus familière aux hôtes de ces lieux. Les toitures sont à la Mansart. Les balcons ont conservé leur belle ferronnerie. Le fronton central s'orne d'un monteau royal éployé écussonné aux armes de France-Autriche sous la couronne fermée. Des pots à feu monumentaux, symbole de la foi, joignent leur langage mystique à celui des pélicans placés sur la corniche des pavillons d'angle, qui rappellent l'attachement affectueux de la reine pour ses filles.

Les historiens de Paris ont répété un peu à la légère, que le monastère de Mansart s'élève sur les ruines, préalablement rasées du Petit-Bourbon.

La confrontation des plans et des textes que j'ai consultés m'a conduit à penser que l'architecte de 1624 a plutôt englobé dans ses constructions une partie des bâtiments gothiques du fief de Valois ou Petit-Bourbon, et que Mansart dans la suite, aligna le quadrilatère de son cloître sur les bâtiments en équerre déjà existants. D'aucuns ont repoussé cette conception sous prétexte que le plan général se montre trop plein d'unité. Le grand mérite de Mansart, au contraire, est d'avoir su donner cette apparence, tout en utilisant sagement l'œuvre de ses devanciers.

Ce souci apparaît notamment dans le soin qu'a pris Mansart de conserver le charmant petit édifice, soutenu par des colonnes à bossage, d'ordre ionique, qui précède, du côté de l'Église le pavillon d'angle Nord-Est. Il s'agit d'une entrée, entrée d'honneur, donnant accès aux appartements royaux. Pavillon et péristyle appartiennent à deux époques différentes. Ce portique construit dans le goût du début du XVII^e^ siècle est un reste du monastère antérieur à Mansart. Il ne s'ajuste pas au pavillon qu'il accorde. La galerie à balustres de sa terrasse qui devait faire suite à une autre terrasse ou accéder à une porte, s'enfonce en plein mur, au-dessous d'une fenêtre. Le raccord n'est même point déguisé. Il y a donc eu manifestement un remaniement et une surélévation du pavillon auquel aboutissait le portique. La nécessité de conserver cette gracieuse construction, qui porte encore l'empreinte de la fin de la Renaissance, a peut-être amené Mansart a pourvoir les quatre angles du monastère de pavillons symétriques analogues à celui qui contenait les appartements royaux.

D'autres constatations sont plus convaincantes encore. Revenons sur nos pas. Gagnons la cour située derrière l'Église et arrêtons-nous au lieu même où nous avons contemplé le dôme. La façade Nord du monastère qui s'étend à notre gauche est fort curieuse à examiner. La partie droite de cette aile est occupée, à mi-hauteur de son élévation, par de hautes fenêtres ogivales encadrées entre des contreforts gothiques qui annoncent l'existence d'une salle haut-voûtée. C'est là, en effet, l'ancien chapitre des religieuses, aujourd'hui transformé en cuisines. Nous en verrons tout à l'heure la disposition intérieure. Nous aurons à constater la forme de ses voûtes qui permet d'en discuter l'origine, mais il n'en est pas moins vrai que nous nous trouvons, ici encore, en face d'un bâtiment antérieur à l'époque de Mansart et manifestement enclavé dans le plan du nouveau monastère.

L'asymétrie de la façade entraînée par la conservation de cette portion gothique trahit l'ajustement des deux constructions. Le deuxième étage est légèrement en retrait sur le rez-de-chaussée, indiquant une surélévation de cette aile. Enfin, le corps de bâtiment qui relie le monastère à l'Église est, de toute évidence, greffé sur l'ancienne bâtisse. La façon dont le clocher octogone écrase la dernière fenêtre ogivale et le peu de souci qu'apportât l'architecte à raccorder entre elles les assises de pierre formant saillie sur ces deux façades, indiquent suffisamment que Mansart ou ses successeurs ne cherchèrent même point à donner le change sur leur intention de respecter non seulement les fondations mais les murs de certaines constructions intéressantes laissées par leurs devanciers. Ce faisant, je le répète, ils suivaient une tradition dont le XVII^e^ siècle nous a laissé maint exemple.

Notre visite du monastère doit commencer par les bâtiments royaux. Il est à remarquer que ceux-ci, bien que ménagés dans l'abbaye, sur le désir de la reine et dans un esprit d'économie, étaient indépendants de la clôture.

Les carrosses de la cour pouvaient, tout comme aujourd'hui nos voitures d'ambulance, franchir les cours du dehors et s'arrêter devant le péristyle ionique, qui a déjà retenu notre attention. C'était l'entrée de la Reine.

La belle pièce carrée à laquelle il donne accès et qui occupe le rez-de-chaussée du pavillon Nord-Est, était le salon d'Anne d'Autriche. Le plafond et le pourtour étaient boisés, ornés de douze tableaux peints par Philippe de Champaigne et représentant des scènes de la vie de Saint Benoît. On y trouvait encore un lit de repos avec oreiller de soie, deux fauteuils, six pliants, deux couvertures de moquette blanches à fleurs noires, un paravent de six feuilles de drap gris. Cette pièce, après avoir été pillée sous la Révolution et odieusement utilisée par les premiers occupants de l'hôpital militaire, a été intelligemment restaurée dans son état actuel en 1865, sur les instances de la maréchale Randon. Le mobilier a été spécialement construit et les étoffes tissées sur les dessins fournis par

Ruprich Robert. La cheminée, reconstituée à l'aide de fragments de l'ancienne, est ornée des armes de la reine-mère.

Le portrait d'Anne d'Autriche est une copie, par M^me^ Roussel, de la toile de Simon Vouet conservée à Versailles.

Entre ce portrait et la cheminée, s'ouvrait au XVII^e^ siècle, une porte aujourd'hui murée, donnant accès par un large escalier à la chambre royale située au-dessus du salon, au premier étage. Nous allons y parvenir en empruntant l'étroit passage percé dans la saillie que dessine la cage de cet escalier, dans la cour voisine.

LE PAVILLON D'ANNE D'AUTRICHE

La chambre d'Anne d'Autriche sert aujourd'hui de salon aux officiers malades. A l'époque, le plafond et le pourtour étaient boisés, incrustés de tableaux peints par Philippe de Champaigne et représentant des impératrices ou des reines en réputation de sainteté. Une cassette, deux tables, six pliants, deux fauteuils en vieille moire, complétaient avec une très modeste vaisselle de vermeil et de porcelaine, le mobilier royal.

Si tous ces souvenirs ont disparu, si les boiseries et la cheminée sont déplorablement modernes, le visiteur peut néanmoins se rendre compte de l'aspect charmant qu'avait ce lieu, où la vieille reine fut transportée peu avant sa mort, et de l'admirable vue qu'il offrait sur les jardins.

Ces appartements desservis par l'escalier que nous connaissons, formaient un tout, isolé de la clôture. Ils communiquaient tout au moins avec celle-ci, par une porte située au rez-de-chaussée et qui est devenue le large passage qui est entre la dépense et le grand jardin.

C'est par là que nous pénétrerons dans le cloître.

Embrassé d'un regard, le lieu apparaît empreint d'une majesté et d'un recueillement inattendus.

De larges baies vitrées, à plein cintre, inondent de lumière les galeries voutées qui décrivent un promenoir rectangulaire autour d'un préau central. Quatre portes en chêne sculpté, bien conservées donnent encore accès au petit jardin qui a conservé son bassin mais que n'ornent plus les buis taillés en forme de crosse abbatiale. La façade intérieure de ce quadrilatère est d'un dessin agréable, où l'austérité claustrale n'exclut pas l'élégance des lignes. Elle nous fournit un rare exemple de l'architecture monastique du XVII^e^ siècle.

Au premier étage, un nouvel ordre de baies vitrées à plein cintre, répétant celui du rez-de-chaussée, éclaire une galerie voûtée qui, comme la galerie inférieure, fait tout le tour du cloître. Les étroites fenêtres du deuxième étage forment, avec les larges ouvertures des deux ordres inférieurs, un contraste souligné par les légers contreforts qui reçoivent la poussée des voûtes. Ces petites fenêtres donnent sur la « communauté » et correspondent chacune, à une cellule de religieuse. La décoration des combles à *la Mansart*, avec leurs belles fenêtres à chapiteaux, rétablit l'harmonie de l'ensemble.

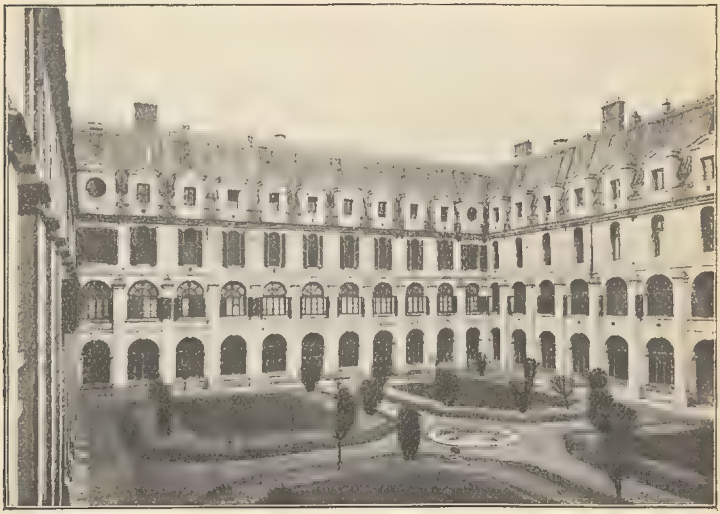
Ainsi qu'il est de coutume dans tout monastère, les locaux généraux les plus importants s'ouvrent sur le cloître.

C'est tout d'abord, à notre droite, c'est-à-dire dans l'aile Nord, la salle du chapitre, cuisine actuelle de l'hôpital. Si l'on veut bien se rappeler l'aspect gothique que vous a précédemment offert la façade extérieure, on est surpris de découvrir à cette belle salle des voûtes telles qu'on en construisait au XVII^e^ siècle. De part et d'autre des fenêtres ogivales, se détachent, en effet, des berceaux elliptiques surhaussés pénétrant le grand berceau principal qui est à plein cintre. Une disposition identique se voit encore dans l'ancien réfectoire des religieuses, actuellement musée anatomique que nous aurons l'occasion de voir bientôt.

Deux hypothèses permettent d'expliquer cette apparente contradiction. Ou bien nous nous trouvons en présence d'un pastiche gothique édifié tout entier au XVII^e^ siècle, ou bien il s'agit de bâtiments gothiques datant du fief de Valois, dont on a respecté les murs, mais dont on a remanié les voûtes au moment de l'exécution du plan de Mansart, quand il s'est agi d'aligner les étages du nouveau monastère.

J'opine personnellement, pour cette dernière version. On ne connait pas, à vrai dire, de pastiches gothiques dans les couvents du XVII^e^ siècle. Les moines, à cette époque, ont parfois, rarement, édifié ou reconstruit les églises de leur abbaye dans le goût gothique, lorsqu'ils estimaient que cette tradition médiévale était seule conforme à l'esprit du culte, mais leurs habitations claustrales étaient toujours conçues dans le style néo-classique alors adopté. L'exemple de Saint-Maixent est typique à cet égard.

Mansart, en plein XVII^e^ siècle, n'aurait certes point émaillé son beau monastère, de la note à la fois disparate et discrète d'un pseudo-gothique, s'il n'avait trouvé déjà debout et alignées en équerre des constructions d'un caractère architectural intéressant, d'utilisation très pratique et au demeurant si faciles à englober dans son quadrilatère. Pourquoi aurait-il limité à ces deux seules ailes une disposition du rez-de-chaussée dont auraient aussi bien pu bénéficier les vastes salles des deux autres ailes achevées sur ses plans de 1655 ? Et pourquoi ce soi-disant pastiche gothique ne se rencontre-t-il précisément que dans la partie du monastère correspondant, d'après nos recherches, aux bâtiments les plus vétustes de l'abbaye ?



LA COUR INTÉRIEURE DU CLOITRE

Mansart s'est donc vraisemblablement borné à refaire les voûtes du chapitre, comme celles du réfectoire, dans la nécessité où il se trouvait d'aligner ses étages, et il a dû naturellement refaire ces voûtes ainsi qu'il était de bon ton de les construire à son époque.

Est-ce à dire que c'est à son prédécesseur, l'architecte de 1624, que reviendrait l'initiative du fameux pastiche ? Je ne le crois pas davantage et pour les mêmes raisons, mais la chose paraît ici, bien plus vraisemblable encore, lorsque l'on songe aux conditions dans lesquelles furent faites ces constructions de 1624, qui ne firent en réalité qu'agrandir le fief de Valois ou Petit-Bourbon.

Les ressources de la nouvelle abbaye étaient alors si modiques que l'abbesse, Marguerite d'Arbouze, désespère longtemps de voir aboutir les travaux. Il n'y avait pas au couvent, un quart d'écu, nous dit un de ses biographes, quand on commença de bâtir, et nous connaissons les principaux donateurs dont les offrandes permirent d'achever le monastère.

Peut-on admettre, dès lors, que la première tâche des constructeurs ait été d'abattre le vieux manoir des Valois, maison de plaisance des rois de France composée de trois corps d'hôtel, dont un inventaire du xv^e^ siècle ne nous cache pas l'importance. Le doute n'est même pas permis. Les *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire* nous apprennent en effet, qu'en 1647, c'est-à-dire à une date où la première église du couvent était démolie, et où l'église actuelle construite sur son emplacement s'élevait à peine du sol, un Oratorien prêcha « dans la chapelle du Petit-Bourbon *qui servait alors d'église au Val-de-Grâce* ». Voilà donc la preuve que des bâtiments gothiques du fief de Valois subsistaient encore au Val-de-Grâce au milieu du xvii^e^ siècle.

Je me suis même demandé si la salle capitulaire que nous contemplons en ce moment n'a pas utilisé les murs de la chapelle du Petit-Bourbon. Les dimensions et l'emplacement du chapitre ne rendent pas la chose impossible, d'autant que la galerie du cloître qui longe cette salle était, au xviii^e^ siècle encore, pavée de dalles mortuaires attestant que les cœurs, entrailles ou corps de Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur, de Philippe de Bourges, du marquis de Coislin, de Bénédicte de Gonzague et autres personnages de qualité, avaient été inhumés en ce lieu précis, où nous sommes pour l'instant arrêtés.

Les considérations qui précèdent n'étaient point inutiles, j'ai cru qu'elles tentaient de nous retenir moins pour l'attrait de pure curiosité qui nous fait rechercher l'origine première de ce lieu, que pour l'intéressant problème architectural dont la solution nous est ici proposée.

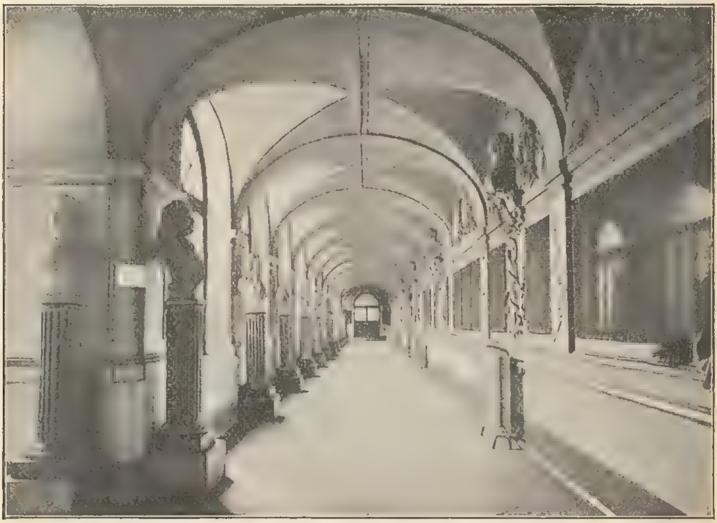
Il est regrettable, enfin, que cette belle salle du chapitre ait reçu, de nos jours, une utilisation aussi modeste. On devine sans peine l'aspect majestueux qu'elle devait avoir lorsque, sous ces hautes voûtes, les murs entièrement boisés, s'ornaient des portraits de la famille royale et de la Maison d'Orléans, dominant les rangées de stalles et le siège abbatial.

Il nous faut, maintenant, poursuivre notre promenade dans le cloître. La galerie qui fait suite à la précédente, du côté

Ouest, est aujourd'hui décorée par des bustes de médecins militaires célèbres. Des plaques murales, entretenues par une pieuse tradition, portent gravés les noms des médecins de l'armée tués au combat ou morts de maladies contagieuses au cours des campagnes de 1793 à 1918.

Une belle porte en bois sculpté, que l'on peut voir au centre de cette galerie mais qui, au XVII^e^ siècle, s'ouvrait un peu plus à droite, vers l'église, donnait accès au réfectoire et aux cuisines des religieuses.

L'entrée d'honneur du Musée du Val-de-Grâce (Archives et Documents de Guerre) devant laquelle nous passons ensuite, est une des rares portes modernes du cloître. Il n'y avait là, jadis, qu'une arcade donnant libre entrée dans le grand vestibule que nous aurons l'occasion de visiter bientôt.



GALERIE HISTORIQUE DU CLOITRE

L'aile suivante, aujourd'hui occupée par la Pharmacie de l'hôpital, était déjà dévolue à l'apothicairerie; celle enfin, qui longe les jardins, contenait deux grandes pièces dont l'une était affectée à la lingerie du culte.

Sortons du cloître par l'angle Nord-Ouest, du côté de l'Église? Nous trouvons aussitôt, à notre droite, un bel escalier de pierres à balustres Louis XIII qui conduit aujourd'hui à la 3^e^ Division de Blessés. Le vestibule du rez-de-chaussée, où une plaque murale rappelle la fondation de l'hôpital militaire, avait plus bel aspect au XVII^e^ siècle. Dégagé des laides cloisons qui le déparent, il donnait accès au chapitre par un large passage à double rangée de piliers dont on n'aperçoit plus que les voûtes.

Quant à l'escalier que nous allons maintenant gravir, il aboutissait au premier étage à un vestibule spacieux qui était le grand carrefour de l'abbaye. Il est profondément regrettable que la partie la plus intéressante de ce vestibule nous soit aujourd'hui masquée par une cloison sans laquelle nous pourrions communiquer directement avec la galerie-promenoir du cloître.

De ce même vestibule, on pouvait gagner les étages supérieurs du monastère, notamment la communauté, par l'escalier du clocher octogone. On pouvait aussi, entrer de plain-pied dans le chœur des religieuses.

Empruntons ce passage. Nous voici d'abord dans l'arrière-chœur d'où se détachent à droite et à gauche, les petites galeries latérales que nous avons déjà décrites et qui desservent certains locaux de l'Église. Puis, une belle porte, en bois sculpté, fort bien conservée donnait accès au chœur des Bénédictines. Ce chœur est aujourd'hui surélevé par un faux parquet mais on peut en saisir les harmonieuses proportions.

N'oublions pas qu'une cloison en masque la partie antérieure ouverte sur l'Église et, par suite, en restreint l'étendue, tout en nous cachant la superbe grille que nous avons admirée, lors de notre visite à ce monument.

La Basse-Cour. — En redescendant l'escalier de pierre et en contournant l'angle Nord-Ouest du monastère, nous pénétrons dans la cour de l'École, dite aujourd'hui Cour Broussais et, au XVII^e^ siècle, Basse-cour, car elle groupait les communs de l'abbaye.

Cet emplacement est un des plus anciens du Val-de-Grâce, il correspond à l'assiette des principaux bâtiments du Petit-Bourbon.

Les regards se portent, tout d'abord, sur la façade Ouest du Monastère qui rappelle, avec ses contreforts gothiques et ses fenêtres ogivales, la salle du chapitre sur laquelle nous nous sommes longuement étendus. L'aspect intérieur est analogue. Mêmes voûtes bien que les arêtes barlongues en soient moins accusées, mêmes fenêtres, sauf que celles-ci ont été refendues à mi-hauteur de façon à fournir deux baies superposées. Le remaniement fait au XVII^e^ siècle est ici plus accentué. L'origine me paraît la même, tout au moins pour une partie de ces locaux.

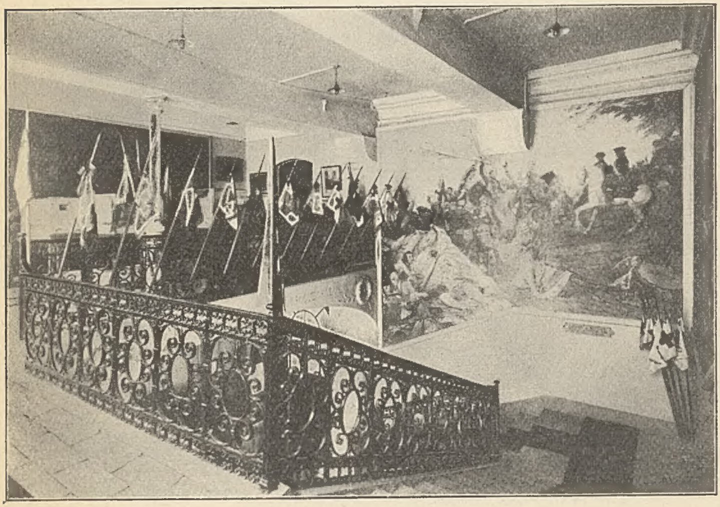
La première salle du rez-de-chaussée que l'on rencontre à main gauche, contient aujourd'hui les Archives du Musée du Val-de-Grâce ; c'était la cuisine des religieuses. Elle est bas-voûtée. Les deux salles suivantes, maintenant affectées à la section anatomique, sont au contraire haut-voûtées. Elles constituaient autrefois une seule et immense pièce qui était le réfectoire. On a malencontreusement scindé en deux ce beau vaisseau pour ménager, entre les deux salles, un vestibule et un petit escalier qui dessert les galeries supérieures de ces salles.

Les trois autres faces de la cour Broussais, occupées par la Bibliothèque, les Amphithéâtres et divers services de l'Ecole, sont moins intéressantes et datent du milieu du XIXe siècle. Ces bâtiments ont été élevés sur l'emplacement des communs de l'abbaye : boulangerie, buanderie, étable, porcherie, poulailler. On peut voir cependant, au milieu de la façade de l'Ecole, les restes du Réservoir qui recueillait pour le monastère les eaux d'Arcueil, amenées comme on le sait à Paris, en 1624. Ce bâtiment carré a été encastré dans les constructions récentes. On aperçoit la façade Est, ornée d'un chapiteau triangulaire et creusée d'une niche où jaillissait la fontaine que remplace de nos jours, une médiocre statue de Broussais par Th. Bra. On a mutilé pour ce faire, une grande coquille Louis XIII, d'un dessin charmant, qui occupait tout le fond de la niche et dont on retrouve le modèle sur deux autres faces du même château-d'eau, parfaitement conservées, qui se trouvent à l'intérieur des laboratoires de chimie qui lui sont contigüs.

Le pavillon d'angle qui flanque le monastère au Sud-Ouest et que précède un petit portique soutenant deux loggias étagées était entièrement dévolu aux latrines. L'affectation d'un si bel édifice à un pareil usage, constituait certainement au XVIIe siècle, un luxe inaccoutumé.

Le Musée du Val-de-Grâce. — Les visiteurs qui pénètrent dans le Musée du Val-de-Grâce, peuvent encore voir d'autres aspects du cloître fort intéressants. C'est ainsi que la « Section du Matériel sanitaire » occupe une partie de cette galerie voûtée du premier étage, ouverte sur la cour intérieure et qui servait de promenoir aux Bénédictines. De vieilles estampes, des peintures exécutées par la duchesse de Modène et par quelques religieuses en ornaient alors les murs. Un cloisonnement ne permet plus actuellement de faire le tour du cloître, en suivant ces galeries. On en peut voir, néanmoins, la suite harmonieuse.

Diverses salles s'ouvraient, au XVII^e^ siècle, sur ces passages. C'était d'abord le Dépôt où l'on conservait les archives du monastère, les médailles et les jetons, divers souvenirs tels que le marteau et la truelle ayant servi au jeune Louis XIV pour poser la première pierre du Val-de-Grâce, la chemise de son sacre, les premiers bas et souliers de la famille royale. Cette pièce est, très vraisemblablement la salle voûtée qui abrite aujourd'hui les collections radiologiques du Musée.



ESCALIER DU MUSÉE. — FANIONS DES GROUPES DE BRANCARDIERS

A l'angle opposé se trouvaient les appartements royaux. Puis, le long des jardins, dans les chambres actuellement occupées par les officiers malades, étaient des logements pour les religieuses appartenant aux abbayes de province qui dépendaient du Val-de-Grâce.

Le Pavillon d'angle Sud-Est, par lequel on accède maintenant au 4^e^ Fiévreux, était loué à une pensionnaire qui jouissait du privilège d'être logée dans la clôture. L'aile Sud, enfin, située au-dessus de la pharmacie, comprenait les salles et le réfectoire de l'infirmerie.

C'est à cette infirmerie que conduisait le très bel escalier, avec rampe en fer forgé, que l'on emprunte, dans la Section Historique du Musée, pour se rendre de la grande entrée ouverte sur le cloître, aux salles du premier étage.

Nous avons déjà dit que l'étage supérieur était réservé à la communauté et divisé en cellules. Quant aux mansardes elles servaient de greniers et contenaient la lingerie du couvent.

Avant de quitter le Musée, le visiteur pourra voir, dans les salles de la Section Historique, divers souvenirs du monastère : quelques pierres tombales provenant du petit cimetière de moniales situé le long de la façade Sud de l'abbaye, un livre de cabinet de la feue reine, un des rares survivants des 2850 volumes qui composaient la bibliothèque, une reproduction en bronze de la médaille commémorative de la fondation du Val-de-Grâce et quelques autres spécimens de médailles ou de jetons à l'effigie d'Anne d'Autriche et de Louis XIII ; enfin, une suite intéressante de gravures du XVIIe et du XVIIIe siècle, donnant une vue de l'ancienne abbaye : église, monastère et jardins.

Je terminerai ici la description d'un monument, qui aurait demandé bien d'autres développements. Ces courtes pages suffiront, je l'espère, à montrer l'intérêt qu'il présente au point de vue de l'histoire de l'Art.

Le Val-de-Grâce qui a été mêlé, de près ou de loin, à toute la politique de la cour de France au XVIIe siècle, nous accueille aujourd'hui encore dans un état de conservation qui permet au visiteur de reconstituer aisément le monastère royal, décor familier des règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

Après avoir fait l'émerveillement de la Cour, de la Ville et de l'étranger, après avoir empli les mémoires de l'époque ; après avoir été chanté par Molière et vanté au XVIIIe siècle, par tous les historiens de Paris, le monument du Val-de-Grâce est tombé dans l'oubli, pour être devenu un hôpital militaire.

Il mérite d'être mieux connu et mieux admiré. Ce n'est point, que je sache, diminuer le relief de la renommée scientifique acquise depuis un siècle par cette Maison, que de rappeler la valeur de ses murs, au double point de vue de l'Histoire et de l'Art français.

La Médecine militaire a le droit d'être fière du magnifique domaine qui est devenu son berceau.

Dr André MONÉRY.

JEHLEN, 24, AV. DE ST.-OUEN PARIS.

DYSPEPSIES

ET

ENTÉRITES REBELLES

La Médecine contemporaine délaisse aujourd'hui la chimie pour recourir aux produits organisés et animés, en quelque sorte, dont les principes possèdent une incontestable affinité pour nos cellules vivantes.

Parmi ceux-ci, le Corps Médical a placé en tête la

CARNINE LEFRANCQ

comme

le plus Remarquable Tonique
de l'Estomac et de l'Intestin

et la suprême ressource des déséquilibrés du ventre : grâce à sa richesse en principes alibiles et en ferments vitalisés, elle constitue le meilleur remède des dyspepsies et des entérites rebelles et triomphe même dans les graves états du tube digestif, accompagnés de dépression ancienne, de neurasthénie et de maigreur excessive.